

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LETTRE DES CAMPAINES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

Editeur-Propriétaire  
**FIRMIN H. PROULX**

A qui toutes lettres concer-  
nant l'administration de la  
*Gazette* et les demandes  
pour un abonnement doivent  
être adressées, franco.

L'abonnement est de \$1  
par an, payable d'avance.

On ne s'abonne pas pour  
moins d'une année.

L'avis de discontinuation  
doit être donné par écrit

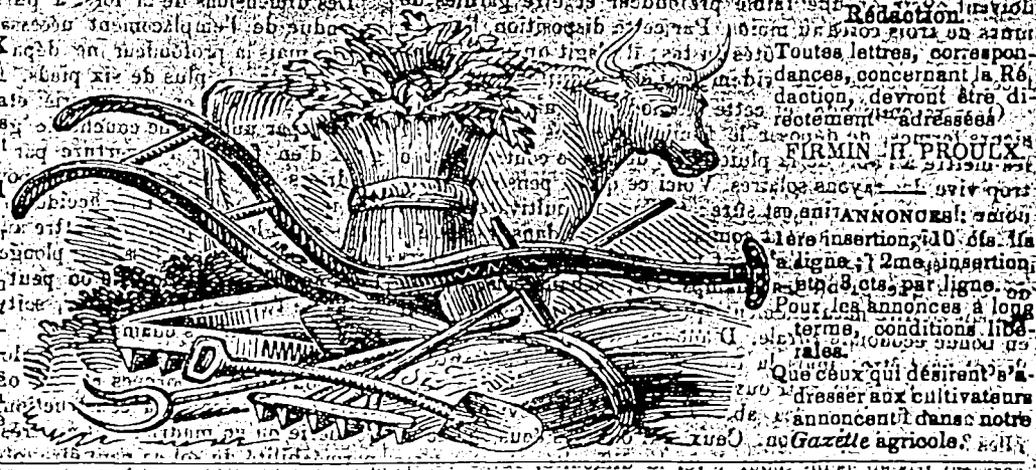
à ce Bureau un mois d'a-  
vance. Les arrérages de-  
vront avoir été payés, sans

quoi l'abonnement sera  
censé continuer, malgré

le refus de la *Gazette*.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol si nous voulons conserver notre nationalité.



## SOMMAIRE

**Causerie agricole:** Préparation et emploi du fumier; emplacement à lui donner. — Manipulation et préparation des fumiers.

**Revue de la Semaine:** Coup d'œil sur l'histoire d'Espagne depuis les Rois Catholiques jusqu'à la chute d'Isabelle II. — Gouvernement révolutionnaire de Topete. — Prim et Serrano. — Règne d'Amédée I. — République espagnole. — Charles VII suit la conquête de son royaume. — Son Manifeste aux puissances chrétiennes. — La général Du Temple apprécie les carlistes. — Un mot au sujet de Lépine. — Les canadiens-français obtiennent l'amnistie du Ministère Fédéral, en se levant en masse. — Un vote de non confiance non réussi à Québec.

**Sujets divers:** Aux cultivateurs dont les terres sont mauvaises et épuisées (Suite et fin). — Vaches raouées. — Du déplacement des cultures.

**Petite chronique:** Vente des chevaux en Angleterre. — Emigration des ouvriers agricoles en Angleterre.

**Recettes:** Moyen de guérir les blessures faites aux harnais.

## CAUSERIE AGRICOLE

### PRÉPARATION ET EMPLOI DU FUMIER

Dans les causeries précédentes, nous avons cherché à démontrer quelle est l'influence de la nourriture des animaux, de la quantité de litière, etc., sur la valeur et l'abondance des engrais produits dans une exploitation rurale; mais le cultivateur aura beau se conformer aux règles qui découlent des observations que nous avons présentées, si l'on n'apporte dans la récolte la préparation et l'emploi des fumiers produits par son bétail, une grande attention et des soins intelligents, il éprouvera chaque année des pertes considérables. Ces points ont une immense importance; et nous allons tâcher de faire disparaître les vices qui se rencontrent le plus souvent dans bon nombre d'exploitations. Nous ne vou-

lons pas seulement faire la guerre aux défauts que nous avons vu dans quelques fermes, mais à ceux qui se pratiquent malheureusement dans une grande partie du pays. Et cependant, c'est dans le fumier que l'industrie agricole puise sa force, c'est lui qui donne le mouvement au progrès, il est la force vive de la production en agriculture. Un savant agronome a dit: «On peut, à première vue, juger de l'industrie, du degré d'intelligence d'un cultivateur par les soins qu'il donne à son tas de fumier. Nous voudrions que cette vérité incontestable fut écrite sur la principale porte de chaque exploitation rurale. Voici ce que dit aussi M. P. Joigneaux: «On les fumiers sont négligés, l'agriculture est négligée; où l'entretien des engrais a lieu avec une certaine recherche, l'agriculture est en bonne voie. Mieux le tas est formé et entretenu, plus il commande l'attention; et de là ce vieux dicton de la Bourgogne: *Celui qui soigne son fumier a des filles à marier*». — **Emplacement du fumier.** — Pour déterminer dans une ferme l'endroit où l'on doit déposer les fumiers, il faut tenir compte de la disposition des bâtiments qui servent de logement aux animaux. L'emplacement sera, naturellement établi à proximité des écuries et des étables, afin d'abréger les transports, c'est-à-dire d'apporter, dans cette opération toute l'économie de temps désirable. La ferme, de l'emplacement varie, mais quelque soit celle à laquelle on s'arrête, elle doit satisfaire, à certaines conditions, sous peine de ne pas remplir son objet. Les praticiens, quant à la disposition la plus convenable à adopter pour l'emplacement du fumier, sont loin de s'accorder. Les uns déposent le fumier sortant des étables et écuries dans des fosses; les autres sur un plan incliné; il y en a qui se contentent de donner au sol une légère convexité, et il y en est d'autres qui adoptent de préférence les plateformes carrées ou rectangulaires, légèrement surhaussées vers le milieu, de manière à présenter une légère pente vers les quatre côtés. Quelque soit du reste la forme à la-

Amédée Nuisseau, L'Asomptien

quelles on s'arrête, l'aire doit toujours être rendue imperméable au moyen d'un pavage, d'un cailloutis ou tout bonnement au moyen d'une couche d'argile bien battue, afin de s'opposer à la pénétration des eaux de fumier dans le sol et de n'avoir, sous ce rapport, aucune perte à éprouver.

Lorsque l'on dépose le fumier dans des fosses, celles-ci ne doivent offrir qu'une faible profondeur et être garnies de murs de trois côtés au moins. Par cette disposition, l'air n'a nullement accès sur les côtés du tas; il n'agit que sur la surface, et les pertes sont évidemment très-réduites.

On a recommandé, et cette méthode est suivie dans plusieurs fermes, de déposer le fumier sous des hangars pour les mettre à l'abri de la pluie et les défendre contre l'action trop vive des rayons solaires. Voici ce qu'en pense un agronome dont la doctrine est sûre: "Tous les cultivateurs, dit M. P. Joigneaux, savent comme nous, que dans les années pluvieuses, les fumiers s'usent vite, aussi bien dans les cours de ferme que parmi les champs. Or, sachant cela, ils devraient se dire naturellement que les abris sont de rigueur en bonne économie rurale. D'aucuns, dans le nombre, se le disent peut-être; mais la question d'argent se présente de suite: le fantôme entr'ouvre la porte et y passe la tête. Comment ferait-on des abris? A combien reviendraient-elles? Voilà la question. Ceux qui ont des écus en sac ne seraient pas en peine pour lever la difficulté. Avec quatre ou six piliers en maçonnerie et une charpente dessus, l'abri serait fait et durerait la vie d'un homme. Mais pour ceux qui ne sont pas riches, c'est une autre affaire. Aussi ne leur demandons-nous pas plus qu'ils ne peuvent donner. Avec quelques arbrés formant la fourche aux quatre coins du tas de fumiers, de solides perches en travers, des bottes de paille à étendre sur les perches, on obtiendrait déjà de bons résultats. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de les tirer d'embaras à meilleur compte? Cherchons, puisqu'à force de chercher l'on trouve, au dire du proverbe.

"Rien ne serait plus aisé, ce nous semble, de préparer des abris en paille, et de disposer ces abris en toit sur les tas de fumier, au moyen de quelques pions ou de simples fourches, que l'on enlèverait au besoin, c'est-à-dire à mesure que l'on exhausserait les tas. Cet abri, sans doute, serait fort grossier, mais enfin, tel quel, il rendra certainement des services.

"Les fermiers anglais et écossais, dit toujours M. P. Joigneaux, qui reconnaissent la supériorité des fumiers couverts sur ceux qui ne le sont pas, n'ont rien négligé pour propager la bonne méthode. Il n'est pas rare chez eux de voir des hangars s'élever autour d'une vaste excavation, dans laquelle on rassemble les litières au sortir des écuries et des étables.

"Des expériences comparatives ont été faites, à diverses reprises, avec les fumiers de hangars et les fumiers qu'un abri ne protège; et toujours les résultats se sont largement prononcés en faveur des premiers."

Quelque soit l'abondance de la litière administrée au bétail, toutes les déjections liquides ne sont pas absorbées, surtout à l'époque où les animaux reçoivent une nourriture aqueuse, des fourrages verts, etc. On doit se garder de laisser perdre ces urines, et quand on ne les recueille pas dans des réservoirs spéciaux, il faut les diriger vers la fosse à fumier pour les réunir aux égouts qui suintent des tas. C'est ce liquide qu'on appelle purin.

Le réservoir consacré à la réception des eaux grasses et des purins arrivant des locaux où est logé le bétail, doit être établi au pied des tas, dans une position telle que les eaux pluviales ne puissent y affluer et que les liquides qu'il ren-

ferme ne se déversent pas au dehors. En négligeant cette précaution, le cultivateur se fait un tort immense, il perd par sa faute des matériaux bien précieux pour la végétation.

L'emplacement du fumier doit toujours offrir une légère inclinaison vers la fosse à purin.

Les dimensions de la fosse à purin sont en rapport avec l'étendue de l'emplacement nécessaire aux fumiers de la ferme, mais la profondeur ne dépasse guère 4 pieds et ne doit pas être de plus de six pieds. Ce réservoir est le plus souvent construit en maçonnerie et le fond rendu imperméable par une bonne couche de glaise. Il est très-avantageux d'en fermer l'ouverture par un grill en bois dont les madriers sont assez rapprochés pour éviter l'introduction des matières solides et les accidents de la part des animaux, mais assez larges pour permettre aux liquides d'y pénétrer facilement. Dans la fosse on plonge un corps de pompe en bois, au moyen duquel on peut verser le purin, soit sur le tas de fumier pour l'arroser, soit dans des tonneaux pour le conduire sur les champs.

Dans les petites exploitations, dont les ressources sont le plus souvent très bornées et où l'on ne peut supporter les frais qu'occasionne la construction d'un réservoir en maçonnerie ou en madriers, il est très-profitable, lorsque l'imperméabilité du sol ne peut être obtenue et que l'on court le risque de voir les eaux se perdre, de déposer dans le fond de la fosse à fumier une couche de sable, de tourbe ou de toute autre substance sèche et poreuse, apte à absorber les liquides.

*Manipulation et préparation des fumiers.*—Le transport des fumiers à l'emplacement qui leur est assigné dans la cour de la ferme est une opération qui, au premier abord, paraît ne pas exiger de grands soins; elle réclame cependant l'attention du cultivateur pour être faite d'une manière convenable.

Les matières ne doivent pas être jetées sans précaution sur le tas; il faut les diviser et les étendre en couches aussi uniformes que possible, afin de ne pas laisser des vides où se développerait la moisissure. Il importe également qu'elles soient bien tassées, sinon, il se loge dans le tas une trop grande quantité d'air et la fermentation se produit avec une énergie préjudiciable aux bonnes qualités de l'engrais. Ce tassement s'opère par le va-et-vient de brochettes et par le piétinement des hommes préposés à la manipulation des fumiers.

L'épaisseur qu'il convient de donner au tas n'est pas une chose indifférente; elle doit être réglée de manière à faciliter le chargement des charriots, et il ne faut pas perdre de vue qu'une trop forte accumulation peut devenir nuisible en occasionnant une trop grande élévation de température. L'expérience indique que la hauteur la plus convenable est comprise entre 4 pieds et demi à 6 pieds; et cette dernière limite ne sera jamais dépassée dans les fermes où les engrais seront traités d'une manière judicieuse.

Quant à la forme à donner au tas de fumier, voici ce qu'écrit M. P. Joigneaux: "Allez où bon vous semblera, dans n'importe quel pays de culture, dans n'importe quelle ferme un peu considérable, et vous remarquerez au beau milieu de la cour de cette ferme un tas très-large et aussi bas que possible. Eh bien! sans que vous vous en doutiez, ce fumier cache une vanité. Le cultivateur veut que son tas de fumier ait de la mine, qu'il fasse de l'effet; et c'est pour cela qu'il l'élargit, au lieu de le rétrécir et de l'élever; c'est pour cela qu'il lui donne des formes si régulières, qu'il le retrousse sur les bords à chaque lit qu'il monte, qu'il le

peigne et l'enduit parfois aux angles et à la base, d'une sorte de mortier de boue qui empêche les dégradations du monument. Ne vous récriez pas sur le mot; le fumier est, sans mentir, le monument de l'exploitation, le bijou dans lequel le cultivateur se mire; il ne le cache pas dans un fossé ou derrière un mur; il l'expose, au contraire, pour qu'on le voit tout de suite en entrant, et qu'on dise de lui: "A la bonne heure! voilà un homme qui a du goût et qui entend bien les choses!" Nous ne trouvons pas mauvais que l'on se pare ainsi de son engrais. C'est un bon signe la plupart du temps; mais nous trouvons mauvais que pour jeter de la poudre aux yeux, on élargisse et on abaisse les tas outre mesure, tandis qu'on devrait les élever et les rétrécir. Nous allons dire pourquoi: Plus vous développez la surface du dessus, plus vous donnez de prise au soleil en temps de sécheresse, plus vous donnez de prise à l'eau en temps de pluie. Passez encore quant aux effets de la sécheresse; l'inconvénient n'est pas aussi grave qu'on se plaît à le crier. Le dessus se dessèche et se pulvérise, c'est vrai; au lieu d'avoir du fumier compacte on a de l'engrais pulvérulent que la pluie lessive et épuise vite; voilà tout. Quant aux effets de la pluie, c'est une autre affaire; ils sont véritablement désastreux. Par cela même que le tas est très-large, l'eau qu'il reçoit est très-abondante; par cela même qu'il est très-peu élevé l'eau tombée le traverse lentement, le délaye au fond et forme des mares de purin, chargé de sels, qui se perd en partie dans le sol.

Faites donc des tas de fumier étroits et élevés, et terminez-les autant que possible, en forme de toits à deux ou à quatre pans, que vous battrez énergiquement avec le dos de la pelle ou de la bêche. Vous ferez bien aussi de garnir les arêtes avec des plaques de gazon, afin de prévenir la dégradation. Ainsi disposés, vos tas recevront moins d'eau, se délayeront moins, et aussi, grâce à l'épaisseur des couches superposées, la masse de votre fumier se trouvera plus pressée, plus serrée et vous n'aurez plus à craindre la moisissure, dont on se plaint si fréquemment.

"A première vue, nous en convenons, vos fumiers paraîtront moins volumineux, flatteront moins l'œil, mais qu'est ce que cela fait? Est-ce qu'à grosseur égale, une bourse qui contient de l'or, ne vaut pas mieux que celle qui ne contient que des sous?"

"Une chose bien essentielle encore à observer dans la formation des tas, c'est de faire en sorte que le piétinement soit énergique sur tous les points, notamment lorsqu'il s'agit de fumier de cheval, ou lorsque ce fumier domine dans le tas. Sans cette précaution, l'air y court librement, la fermentation se fait rapidement, l'eau de l'engrais s'en va en vapeur, et faute de cette eau, la moisissure se produit. Avec le fumier de vache, on n'a pas à craindre cet inconvénient au même degré; avec le fumier de porc on ne le craint pas du tout. Si nous ne parlons pas du fumier de mouton, c'est qu'on le laisse habituellement dans la bergerie où il est piétiné constamment par le troupeau.

"Quelques personnes s'imaginent, dit M. Joigneaux que, malgré le foulage le mieux exécuté, il est difficile de conserver le fumier de cheval en tas, sans l'exposer à la moisissure, à moins, cependant de l'arroser fréquemment. C'est une erreur; il suffit, pour prévenir cette moisissure, de placer un lit de terre ou de tan de deux pouces au dessus de chaque couche de fumier de dix à douze pouces d'épaisseur, et de fouler jusqu'à ce que l'engrais ne cède plus sous les pieds. Il y a mieux: il nous est arrivé, par ce procédé, de mettre en tas du fumier de cheval moisi, et de l'obtenir parfaitement noir au bout de deux mois, sans l'arroser.

Nous conseillons cependant l'arrosage des tas de fumier de ferme en temps de sécheresse, afin d'entretenir une fermentation régulière. Dans quelques contrées, et notamment en Belgique, dans le pays de Herve, renommé pour la bonne culture de ses pâturages, nous avons vu des tas de fumier soigneusement formés, chargés de terre à la partie supérieure, et enduits de boue sur les quatre autres faces. Le procédé nous paraît excellent et très-propre à ralentir la fermentation.

(A continuer.)

## REVUE DE LA SEMAINE

En ce moment il n'y a qu'un seul point du globe où la force matérielle se soit mise au service du droit, c'est l'Espagne. Les provinces, renfermées entre l'Ebre et les Pyrénées, luttent avec des efforts héroïques contre tout le reste du pays soumis à la Révolution de Serrano. Les indomptables soldats de Charles VII, malgré l'infériorité de leur nombre et de leur armement, tiennent ferme; et si les puissances étrangères, ou plutôt si Bismarck, ne vient donner la main à son ami Serrano, le dévouement et le courage finiront par triompher.

Pauvre Espagne! reverra-t-elle le règne pieux et plein de gloire de Ferdinand et d'Isabelle! Quand reprendra-t-elle l'ascendant qui en faisait la première nation du monde, sous Charles Quint et Philippe II?

Hélas! après ces époques brillantes, les princes espagnols devinrent infidèles à leur mission; ils prêtèrent l'oreille aux flatteries des légistes, ils écoutèrent les conseils des philosophes et ils osèrent s'élever contre l'Eglise, leur mère.

Arrivés au trône d'Espagne, les Bourbons y ont laissé apparaître plus souvent les défauts que les qualités de leur maison; et les horreurs de la grande révolution française, qui avait été malheureusement trop méritées par les rois de France, se répandirent aussi sur la fière et généreuse patrie des anciens Rois catholiques.

Depuis lors, l'ordre n'a pu se rétablir dans ce beau pays. Les princes légitimes, d'abord rappelés, ne furent ni assez énergiques, ni assez fidèles. La guerre entre frères a presque toujours existé dans quelques provinces—jusqu'à ce qu'en fin la Révolution devint tout à fait maîtresse, à la chute d'Isabelle II, en septembre 1868.

Aussitôt, le vice-amiral Topete, le maréchal Serrano, duo de la Torre et le général Prim organisèrent un fantôme de gouvernement et accomplirent sans vergogne les projets de persécution contre l'Eglise, les plans de spoliation et de brigandage qu'ils nourrissaient depuis longtemps. Les jésuites furent expulsés, les couvents de religieuses diminués de moitié, des paroisses furent supprimées, des églises démolies.

Cependant le peuple espagnol ne voyait pas avec indifférence toutes ces abominations, il fit entendre d'énergiques protestations; il y eut un puissant mouvement de retour vers les principes d'ordre et de justice. Isabelle, qui suivait tout du fond de son exil, profita du mécontentement universel pour rappeler qu'elle n'avait pas renoncé au trône, au moins pour son fils, le prince des Asturies, Alphonse, et le duc de Madrid, don Carlos, aujourd'hui Charles VII, représentant le droit salique, revendiqua énergiquement ses droits.

L'impression produite sur le peuple par ces voix amies, fut immense, et les chefs révolutionnaires comprirent qu'il fallait avoir l'air de céder aux vœux de la nation. Reindre les sentiments d'abnégation est chose facile, et ils annon-

cèrent qu'ils allaient rétablir la Monarchie. Mais au lieu de favoriser le rétablissement du souverain légitime, en bons libéraux, ils allèrent prier le roi de Prusse de permettre à un prince de sa maison, un prince protestant de Hohenzollern, d'accepter la couronne. — On sait que cette lâcheté fut l'occasion de la guerre franco prussienne de 1870. Si la France fut malheureuse, c'est grâce à son attitude cependant que la bassesse de *Topete, Prim et Serrano* ne put atteindre son objet.

Ayant échoué à Berlin, les vils triumvirs de Madrid tournèrent les yeux sur le duc d'Aoste, le fils du roi excommunié, Victor-Emmanuel, qui accepta et prit le nom d'Amédée I, 4 décembre 1870. Un enthousiasme factice accueillit ce prince étranger; aussi ne fut-il pas de longue durée. La Révolution et l'anarchie continuèrent d'étreindre l'Espagne, et les débordements de l'irreligion et de l'impiété déterminèrent *don Carlos* à faire valoir ses droits (avril 1872) et prit le nom de Charles VII. Il déclara qu'il prenait les armes pour sauver son pays de la domination de l'étranger, de l'irreligion et de l'anarchie; et les provinces du Nord se prononcèrent immédiatement en sa faveur.

Cependant le roi Amédée, qui valait mieux que ceux qui l'avaient appelé, voyant les progrès de *don Carlos*, la désobéissance de l'armée, la dislocation du pays et les dangers qu'il courait lui-même pour sa vie, déposait cette couronne dont il n'avait senti que les épines; il abdiqua le 11 février 1873, et les Cortès proclamèrent la République.

Or, qu'a fait ce nouveau gouvernement jusqu'aujourd'hui? — La république espagnole, dit un publiciste distingué, n'a vu jusqu'à présent que les ministères se succédant les uns aux autres, l'insubordination des troupes, l'anarchie dans les provinces, des scènes qui n'ont trop rappelé les horreurs de la Commune de Paris, le débordement de l'irreligion et de l'impiété, et l'impuissance où elle est; soit de réprimer le désordre matériel, soit de vaincre l'insurrection carliste, qui est maîtresse de tout le nord de l'Espagne entre l'Ebre et les Pyrénées.

Cette république poursuit la lutte contre Charles VII, *per fas et nefas*; mais si elle tient encore, elle doit des remerciements à l'Allemagne. Bismarck ne se contenta pas de presser les autres gouvernements, surtout la France, de faire une guerre sourde aux Carlistes, en mettant mille entraves à leurs opérations, il ne se contenta pas de faire reconnaître la république espagnole avec Serrano pour légitime président, il fournit de l'argent et des armes à ce gouvernement révolutionnaire et il lui donna des officiers pour former ses soldats à la science des combats et de la victoire.

Mais le roi conserve ses avantages et ses justes espérances. Fort de son droit, il méprise les usurpations et les injustices des hommes; il ne les craint pas. De son noble cœur débordent les plus catholiques comme les plus chevaleresques ardeurs.

Exaspérés, ses ennemis essayent de le déshonorer en l'accusant de permettre à ses troupes le pillage, l'incendie et des meurtres atroces. Voici comment il protesta contre ces calomnies dans un Manifeste adressé naguère aux puissances étrangères.

« Roi d'Espagne par le droit, dit-il, et régnant de fait dans une vaste étendue de la Monarchie, je m'adresse aux puissances chrétiennes qui ne sauraient rester indifférentes au sort d'une grande nation dont les destinées influent certainement sur les destinées du monde entier.

« Je veux être connu; je veux être jugé sur mes actes, et non pas sur les calomnies répandues contre moi. — Je veux que la chrétienté, si elle doit prononcer, entre le gouverne-

ment de Madrid, et moi, sache bien, l'abtme qui sépare le roi légitime de l'iniquité de quelques aventuriers, transformés en dictateurs. — J'ai obéi à la voix du devoir et du patriotisme en confiant à la fortune des armes la revendication de ma couronne après avoir épuisé tous les moyens pacifiques pour sauver mon pays des horreurs imminentes d'un 93 espagnol. — Dieu m'a favorisé, j'ai obtenu le véritable plébiscite, celui que des milliers d'Espagnols scellent chaque jour, du plus pur de leur sang. — Sans armes, sans argent, l'Europe le sait, j'ai formé une armée avec les éléments que fournissent l'abnégation et l'enthousiasme d'un grand peuple, j'ai vaincu l'ennemi partout où il m'a présenté le combat.

« Mes avants-gardes, sont aux portes de Madrid, et l'heure est proche où j'aurai complètement anéanti cette armée de la République que l'on cherche vainement à opposer à la marche de mes victoires. Mes ennemis trahissent leur impuissance par le vol, l'assassinat et l'incendie, qu'ils décrètent tout ouvertement et auxquels ils se livrent, de sang-froid.

« Après avoir ruiné le pays par leurs fatales ambitions, ils le déshonorent par leurs crimes, le tuent par leur barbare ineptie. L'Espagne sait comment je me suis comporté vis-à-vis d'eux; j'en appelle à ceux qui ont été mes prisonniers. . . . Eux, qui sont Espagnols, diront comme je les ai traités. Rendant toujours justice au courage de ceux mêmes qui m'ont combattu, recevant à ma table les simples chefs de bataillon, adoucissant leur sort et finissant toujours par les mettre en liberté ou par les échanger sur une simple promesse verbale qu'il me serait rendu un nombre égal de mes prisonniers, et cela je l'ai fait malgré la déportation sous les climats meurtriers appliquées à nos prisonniers tombés entre leurs mains ou retenus par eux comme otages au milieu de paisibles populations.

« Quel noble langage! Ne mérite-t-il pas de triompher celui dont la parole est si honnête, si royale, et dont la conduite fait autant honneur à sa religion qu'à son patriotisme!

« Nous avons sous les yeux une lettre datée du 17 novembre dernier, et signée du nom du général Du Temple, député à l'Assemblée Nationale de France. Les lecteurs de la *Gazette des Campagnes* ne nous sauront pas mauvais gré de leur en faire lire quelques extraits:

« Je viens de voir don Carlos, une partie de son armée et un peu de son peuple. . . .

« Rien de charmant comme ce jeune roi de vingt-sept ans, grand, très-grand même, fort élégant, à la tête de ces braves Espagnols qui ne peuvent encore, par manque de cavalerie, par manque de munitions, entreprendre de grandes choses, mais dont le cœur suffit à tout. En compagnie du jeune lord Beaumont, venu avec le major Haviland, comme moi, pour le voir, j'ai eu l'honneur d'écouter à *Ricote de la Reyna*, de sa propre bouche, le récit plein d'une bonne humeur de ce souverain d'un autre âge. Doué d'une fermeté et d'une ténacité singulières, il suit bien au milieu de ce peuple navarrais calme et résolu, au milieu de ces villes et villages portés sur leurs vieilles maisons les larges écussons des héros contemporains des Cid et des Cortez.

« Don Carlos est entré en Espagne avec 18 hommes, comptant trouver 18 fusils quelque part. Ils ne trouvèrent qu'une bonnette oubliée. Aujourd'hui il y a 80,000 volontaires dont 50,000 bien armés; volontaires, entendez bien, peu payés, mal vêtus. Le roi possède entre outre 50 canons bien montés.

« La jalousie est sans doute profonde parmi les généraux

carlistes, et le roi court les plus grands dangers au milieu de ses volontaires, puisque l'Agence-Havas le dit, mais il n'y paraît pas. Pourquoi, les journaux, ne font-ils pas l'économie de l'Agence-Havas? Ils pourraient inventer, aussi bien qu'elle, des nouvelles qui ont été dites au roi.

Le roi est plein de gaieté, sans forfanterie, et chose extraordinaire, ne paraît pas craindre M. de Bismarck. Devant moi, il a reçu avec affection le commandant de ses troupes, un noble vieillard, le maréchal Elie, qui lui parlait avec la plus profonde déférence. Il avait près de lui, deux jeunes gens distingués, deux Bourbons, les comtes de Bari et de Bardi; l'un son beau-frère, l'autre frère du roi de Naples. Les officiers pleins de zèle pour leur service, paraissent pleins d'aménité entre eux. Les soldats manœuvrent sérieusement, avec ensemble et entrain. La discipline est parfaite et le vol inconnu dans le Navarre. Les réquisitions se font sans violence, et sont acceptées avec patience et dévouement. Comme tous les hommes sont partis, dans ce pays où la religion et par conséquent les bonnes mœurs sont en honneur, les jeunes femmes et jeunes filles conduisent sans crainte et gaiement les mules réquisitionnées, dont on rencontre les longues files sur les chemins. Les vieillards sont ce qu'ils peuvent à la maison et aux champs. La récolte a été bonne, les vivres sont abondants et à bon compte.

Si les Carlistes ne vont pas vite, ils vont bien, s'organisent et trouvent même le temps de faire revivre une académie détruite par les libéraux. — Dieu est avec eux, ils vaincront.

Catholiques et monarchistes, qui n'osez soutenir ouvertement votre religion ni votre roi, envoyez au moins votre obole à ces hommes qui se sont levés là-bas à la voix de leur roi et avec le signe du Sacré-Cœur sur la poitrine. Ils ne demandent qu'un peu de votre argent, et ils offrent leur sang pour la grande cause de la religion et de la société. Ils seront un jour le rampart contre lequel vous pourrez vous adosser pour soutenir l'ennemi.

Comme on le voit, l'illustre Du Temple, tout en parlant avec admiration de Charles VII et de son armée aussi honnête que vaillante, rappelle à ses concitoyens qu'ils ont tout à espérer de l'Espagne si la Monarchie s'y établit définitivement. Charles VII sera l'ami de la France, et de plus un fidèle et solide allié. Si, au contraire, Serrano, aidé de l'argent et des secours de toutes sortes qui lui viennent de l'Allemagne, finissait par écraser le roi, dans quelle triste situation se trouverait la France, entourée de toutes parts d'ennemis acharnés?

Nous ne terminerons pas cette Revue sans rappeler à nos lecteurs que la courageuse victime de la haine des orangistes d'Ontario, M. Lépine, attend toujours dans sa prison qu'on vienne faire tomber ses chaînes ou qu'on le conduise à l'échafaud. Pouvons-nous trop insister pour faire ressortir l'erreur criminelle d'une telle vengeance? — Non, et tous les canadiens français le comprennent comme nous. Les colonnes des journaux, animés d'un vrai patriotisme, sont encore remplies de réflexions douloureuses sur la poursuite inique et l'indigne condamnation dont ce Métis, fidèle à sa religion et à sa patrie, a été l'objet. Mais de tout ce que nous avons lu, rien ne nous a semblé mieux pensé qu'une certaine correspondance signée: UN CANADIEN, et qui a paru d'abord dans le *Courrier du Canada*. Nous en extrayons quelques traits que tous compatriotes ne devraient jamais oublier.

Après avoir rappelé qu'aucun pouvoir sur la terre n'a le droit de condamner un homme à mort à moins que cet homme ne soit convaincu d'avoir commis de son chef et ma-

licieusement un crime passible de la peine capitale, après avoir établi que le métis Lépine ne s'est rendu coupable d'aucune faute formelle ni d'aucune faute matérielle, il se demande si le peuple canadien, laissera consommer l'œuvre d'iniquité que poursuivent les *Grits* d'Ontario; s'il souffrira qu'une page honteuse souille les annales de notre histoire.

Nous avons la confiance, ajoute-t-il, qu'il ne le permettra pas. L'honnêteté, comme la justice exigent qu'en présence des dangers et des crimes qui se préparent, tous les partis, toutes les races et toutes les croyances qui tiennent à conserver un nom honorable dans la Puissance du Canada, protestent d'une seule voix, contre les méfaits indignes, des sectaires avides du sang de leurs adversaires politiques. Mais s'il est des sujets de la Puissance, qui soient particulièrement tenus de s'opposer à ce triomphe de l'injustice, ce sont les canadiens français. C'est leur nationalité, c'est leur croyance qui pourvoient d'une haine farouche les orangistes et les francs-maçons d'Ontario. Lépine succombant victime de son patriotisme et de sa religion, Lépine qui n'a commis d'autre faute que celle d'avoir défendu la propriété et les droits de ses concitoyens, d'avoir protégé les institutions civiles et religieuses de son pays, en exigeant comme condition de l'annexion qu'on assurerait aux Métis toutes les garanties qu'un peuple libre a le droit d'exiger. Lépine placé dans ces conditions, ne représente pas une race, il représente les principes qui font la force et la vie de la nationalité canadienne-française.

La cause de Lépine, et des Métis en général, de même que la cause des catholiques du Nouveau-Brunswick, est notre cause, et nous devons la défendre énergiquement. Si les persécutions odieuses et persévérantes que l'on fait subir aujourd'hui, dans la Puissance du Canada, aux représentants de notre nationalité et de notre religion, ne sont pas capables d'éveiller en nous quelque sentiment généreux, il faut se résigner à croire que nous, touchons à notre fin, comme peuple, car nous n'avons plus que le nom de peuple vivant.

Lorsque le fameux Scott, qui avait bien des fois mérité la peine capitale, eût été condamné, et exécuté, conformément aux lois martiales alors en force dans sa province, les orangistes et les francs-maçons d'Ontario formèrent, de toutes parts des indignation meetings qui réclamèrent une éclatante vengeance, pour le prétendu crime dont ils accusaient les Métis. Toute la province d'Ontario, obéissant à leur impulsion, se leva comme un seul homme, et demanda qu'une hétécombe fut immolée en expiation de la mort du citoyen anglais Scott. Nous recueillons aujourd'hui les tristes fruits de cette manifestation d'un grand sentiment, malheureusement fourvoyé.

Mais si la haine peut inspirer tant d'ardeur aux adeptes des sociétés secrètes, que ne devrait pas produire, parmi les catholiques, l'amour de la justice et de la religion? Aussi n'y a-t-il rien de plus pénible que de voir avec quelle indifférence, plus ou moins mal dissimulée, nous sommes depuis des années les témoins, impassibles, et parfois les coopérateurs éhontés de l'oppression de la population catholique de la Puissance.

Comment ne pas constater, dans cette apathie désolante, un symptôme frappant de notre décadence? Nos pères, les canadiens français du 17<sup>e</sup> et du 18<sup>e</sup> siècle, ne nous reconnaîtraient certainement pas aujourd'hui pour leurs enfants. Jamais, certes, l'on n'aurait osé, de leur temps, qualifier d'inférieure leur noble race. Aujourd'hui, pourtant, nous ne sommes pas obligés comme eux, pour défendre nos droits, de passer notre vie sur les champs de bataille, ni de verser une seule goutte de notre sang, un peu d'énergie et

d'esprit de dévouement, un brin de fierté au cœur, c'est tout ce qu'il nous faut pour reprendre le rang d'honneur que nous sommes en voie d'abdiquer pour toujours. Relevons-nous..... et rallions-nous pour accomplir cette œuvre de régénération.

Faisons qu'un même mouvement patriotique s'empare à la fois de toutes les classes de la société et réunisse toutes les forces pour les faire tendre vers un même but, celui de la revendication de nos droits outragés. Organisons des comités dans nos villes et dans nos campagnes, non pas des indignation meetings, mais des comités de patriotisme et d'équité; et que toutes ces associations soient subordonnées à une grande association supérieure recrutée parmi les hommes de cœur de tous les partis. Alors il nous sera facile, même en ne nous servant que des moyens moraux et constitutionnels, les seuls légitimes dans les circonstances présentes, de ramener à la raison nos injustes persécuteurs.

Ces vœux, si éloquemment exprimés, commencent à être entendus; dans les villes et dans plusieurs campagnes, on signe des requêtes, au Gouverneur Général pour réclamer l'amnistie entière de Riel, de Lépine et de tous les Métis; et nous apprenons que notre Parlement local a annoncé qu'il a l'intention de présenter à Son Excellence des résolutions analogues. C'est le commencement d'un bon mouvement; mais il faut le poursuivre. Dans toutes les paroisses il faut que les hommes d'intelligence et d'énergie fassent signer de ces pétitions réclamant grâce en faveur de Manitobains.

La question des Tanneries a occupé notre Législature pendant une huitaine de jours. Elle s'est prononcée, vendredi, le 11 du courant, sur l'amendement de M. Joly, qui comportait: "Que les députés regrettaient de voir que les membres du ministère n'avaient pas pris de suite les procédures nécessaires pour faire annuler la transaction des Tanneries." 35 députés ont approuvé la conduite du ministère, et 25 ont voté pour l'amendement de M. Joly.

Le même jour M. Joly et l'Honorable Mailhot ont proposé la formation d'un comité spécial chargé de faire une enquête sur l'échange de terrain des Tanneries. Ce comité serait composé de MM. Church, Joly, Verreault, Bachand et Trudel.

### Aux cultivateurs dont les terres sont mauvaises et épuisées

(Suite.)

C'est là réellement ma pratique du jour, je n'ai qu'à m'en réjouir, et voici pourquoi: Comme confirmation de ce que je disais à la page 2 de mes causeries: "Qu'en agriculture les généralités conviennent peu dans ce pays, et à l'encontre de mes idées émises à la page 40, l'expérience m'a convaincu, que sans un ameublissement complet et immédiat de la terre, l'on peut obtenir un excellent résultat, dans la culture du foin.

Comme le meilleur moyen de faire comprendre ce qui précède, est d'exposer ma manière d'agir, voici ma théorie et ma pratique: étant admis qu'un vieux friche donne une abondante récolte de grain avec un seul labour; de même, il doit être susceptible de pousser avantageusement le foin, s'il est ensemencé en graines de mil et trèfle. Partant de là, je laboure à l'automne ou au printemps; après les semailles je herso ce terrain et vers la fin du mois d'août ou au commencement de septembre, lorsque la sécheresse est passée, que les rosées sont abondantes et les orages fréquents, je herso de nouveau et j'ensemence de suite en graines de mil et trèfle, puis je répands une légère couche d'engrais.

Lorsque j'ai à opérer sur une vieille prairie, je laboure, autant qu'il est possible après la coupe du foin, je herso fortement et ensemence, de suite en graines de mil et de trèfle, puis je répands une légère couche d'engrais. Par ce moyen, j'ai obtenu dès l'année suivante, d'abondantes récoltes de foin, et je ne puis que

conseiller aux cultivateurs d'en faire l'essai.

Cette pratique, qui me paraît nouvelle, pourra sembler un peu hasardeuse; mais comme le succès dans un essai cultural prouve l'efficacité des moyens, je suis désireux de la faire connaître.

Comme il n'y a rien de plus éloquent et de plus persuasif que les chiffres, je me contenterai de rappeler que ma ferme, qui ne produisait que 15 voyages de mauvais foin lorsque j'en devins propriétaire, me rapporta l'an dernier 12,000 bottes et cette année 10,000 du meilleur foin.

Par ce qui précède, on pourrait croire que j'ai abandonné et que j'ai fait main basse sur la culture du grain. On se tromperait étrangement. Pendant les premières années de ma culture et lorsque j'opérais sur les meilleures pièces de ma terre, je laissais reposer mes terres sablonneuses épuisées.

Après quelques années de repos, j'en labourai une certaine étendue, que j'ensemenceai de suite en seigle d'automne avec semis de graines de mil et de trèfle. Cette opération doit se faire à la fin d'août ou au commencement de septembre.

Par cette pratique, je suis parvenu à obtenir, et promptement, d'excellents pacages; même il m'a été donné d'y promener avantageusement ma faucheuse. De sorte que cette terre, qui ne produisait même pas un bon pacage, est devenue une assez bonne prairie.

J'ai adopté comme ligne de conduite de ne jamais faire plus d'un labour sur mes terres légères, afin de leur conserver toute la consistance dont elles ont besoin. A mon avis, c'est le moyen le plus économique d'amender ces terres. En suivant cette pratique je suis parvenu à en obtenir 10 minots pour un. C'est, je crois, le plus que je peux attendre de cette espèce de terre sans engrais, bien entendu. En agissant ainsi, je puis maintenant sur une seule espèce de mes terres sèches récolter une quantité égale de grain à celle que donnaient jadis 3 ou 4 pièces. Ce qui simplifie considérablement mon travail et mes dépenses.

Ne possédant pas de bétail, privés comme nous le sommes dans ce pays des engrais artificiels que l'on rencontre ailleurs, éloignés des grands centres, l'on comprendra facilement que mes opérations ont dû éprouver du retard. Aussi, me reste-t-il beaucoup à faire pour atteindre mon but.

Je ferai remarquer en terminant, que mon intention, en faisant connaître ma manière d'agir sur ma ferme, est seulement d'enseigner à ceux qui n'ont pas à leur disposition les moyens de faire une culture intensive, la méthode la plus simple et la plus rationnelle de redonner de la fertilité à une terre manvaise et épuisée.

G. LARUE,

Agricteur Pratique.

Québec, 1er décembre, 1874.

### Vaches rousseuses

C'est là peut-être une des choses les plus ennuyeuses et désagréables sur une ferme, et à laquelle il est impossible de remédier. La sévérité et les coups sont plus qu'inutiles parce que non-seulement ils font dommage à l'animal mais aussi au lait. Si une vache rousse et n'a pas d'ai leurs de bonnes qualités pour contrebalancer sa mauvaise habitude, vendez-la, où engraissez-la, mais ne la battez et ne la maltraitez jamais. C'est une "habitude" et on ne peut rien y faire. Si la douceur n'y peut rien, la dureté ne réussira pas mieux. Nous avons eu à différents temps des rousseuses. Les plus invétérées et celui qui écrit ces lignes les a traitées pendant plusieurs années. Nous avons essayé les coups, en passant même une corde sur le dos et toute autre espèce de sévérité sans succès; nos des vaches (la plus rousseuse de toutes) était un prodige pour le lait. Après avoir fait son veau, elle nous donnait pendant plusieurs semaines une telle quantité de lait que le dire nous exposerait à être accusé d'exagération. Si elle n'était pas attachée, elle donnait un seau plein de lait et aussitôt qu'on avait fini de la traire, elle levait le pied, le mettait dans le seau et envoyait le tout voler bien loin. Si elle était de bonne humeur, elle ne faisait que mettre son pied dans le seau, mais elle ne voulait pas l'ôter et ainsi tout le lait se trouvait gâté. Il était inutile de lui attacher les pieds de derrière, elle était trop agile pour être domptée de la sorte, il fallait lui attacher le pied avec un nœud coulant à un bout de la corde et fixer l'autre bout solidement de

manière qu'elle ne pût atteindre le seuil, de la sorte elle se sentait vaincue et en l'attachant pour qu'elle ne pût reculer, le lait était hors de danger. Elle essayait cependant presque toujours, à ruer, mais jamais avant que le pis ne fut bien égoutté. Nous la gardâmes plusieurs années et jamais personne n'eut un animal plus profitable pour le lait. Quelquefois il lui arrivait de se bien conduire, mais si on négligeait de lui remettre la corde à vieille habitude, reparnissait et le lait se trouvait de nouveau perdu. Elle avait été tant battue pour ses ruades avant que nous l'eussions qu'elle était devenue maligne, mais après quelque temps et quand elle ne fut plus traitée avec sévérité elle devint aussi douce que les autres excepté lorsque le temps de la traire était arrivé; nous étions toutefois si convaincu que cette habitude était héréditaire que nous n'élevâmes aucun de ses veaux lors même que nous la savions si bonne laitière. C'était en effet de beaux veaux! à six semaines ils pesaient de 30 à 40 lbs. le quartier et la viande en était aussi grasse qu'elle pût l'être. Nous avons eu bien d'autres vaches ruueuses mais après les avoir connues nous les battîmes jamais, et nous les attachâmes comme nous l'avons dit plus haut. — *Canada Farmer.*

**Dir déplacement des cultures**

Les végétaux sont comme les bêtes à l'embouchure ou au piquet qui demandent à changer de place quand il n'y a plus d'herbe à leur portée. Les uns comme les autres ne sauraient vivre éternellement au même endroit; il arrive une heure où, à moins de mourir de faim, il faut déloger. C'est ce qui nous explique la baisse des produits d'abord, et enfin de compte, la nécessité de déplacer les cultures. Si l'on prenait la peine de faire des recherches dans notre passé agricole, on apprendrait toutes sortes de particularités intéressantes qui ne seraient pas inutiles et donneraient à réfléchir. Presque toujours nous avons le tort de croire que ce qui est autour de nous a été de tous temps et ne changera pas. Cette confiance est une grosse et vieille erreur qui nous autorise parfois à des pratiques extravagantes, et nous abusons de la terre dans le présent sans remarquer que nous engageons ainsi l'avenir et que les générations futures auront à payer les abus en question. Si la chose n'arrive pas dans un demi-siècle, elle arrivera dans un siècle ou deux, ou peut-être plus tard encore, mais enfin elle arrivera.

Parce que telle ou telle contrée se distingue aujourd'hui par une production spéciale et fait, à ce titre, un certain bruit à une certaine distance, il ne faut pas compter sur un succès indéfini, et pourtant les gens y comptent.

Pourtout la terre se fatigue de porter invariablement la même chose, et si nous prenons la peine de consulter la tradition et nos propres souvenirs, nous n'en douterions pas un instant. Cette terre n'est point perdue pour autant, sans doute, mais elle a besoin de changer d'hôte, de se refaire, de se retremper. Sur un pré où les vaches ne trouvent plus rien à prendre, il reste encore de quoi nourrir des moutons qui broutent de plus près. Le gazon qui ne fournit plus d'herbe vous donnera coup sur coup de magnifiques récoltes d'une autre sorte, après quoi l'herbe y reviendra comme en ses beaux jours.

De ce qu'un sol, bien approvisionné, nous procure de la satisfaction de longues années durant, il ne faut pas le croire, inépuisable; il a besoin de ménagements. Si nous ne varions pas, si nous n'alternons pas à d'assez longues distances, le rendement finira par baisser lentement d'abord, très vite ensuite et puis par s'éteindre tout à fait. Quelque profond qu'on suppose le sac aux ressources, on arrive à l'épuiser; et le mieux, si l'on veut que les ressources durent, c'est de ne point les gaspiller, de ne pas trop prendre, de remettre quelque chose où l'on a pris et de faire en sorte que le remboursement soit de même nature que le prêt, monnaie de billon pour monnaie de billon, argent pour argent, ou pour or, papier de banque pour papier de banque. Le mieux aussi, c'est de varier souvent les cultures, ne substituer aux plantes qui tracent des plantations qui pivotent et vice versa, les plantes qui s'accoutument de tel régime aux plantes qui s'en accommodent moins bien.

Avec les récoltes annuelles, le procédé est d'une application facile; il constitue l'art des assolements; mais avec des arbres, c'est différent; on ne saurait varier les plantations de cette na-

ture comme on voudrait. Voilà pourquoi elles finissent, au bout d'un temps plus ou moins long, par se laisser et s'éteindre. — *P. JOIGREUX.*

**Petite Chronique**

**Vente de chevaux en Angleterre.** — Voici le résultat de ventes de chevaux qui viennent d'avoir lieu en Angleterre, ce pays où les éleveurs comprennent que le prix des reproducteurs d'élite n'est jamais trop élevé, car un bon étalon, un bon taureau contribuent à l'amélioration marquée d'un grand nombre de sujets. A la vente de Doncaston, 200 poulains ont été vendus 5,170 fr., un autre a été payé 34,125, un quatrième 42,000, enfin *all-Heart* a été payé 52,500 fr.

Ces chiffres sont fabuleux, mais de pareilles acquisitions ne sont jamais rares en Angleterre.

**Emigration des ouvriers agricoles en Angleterre.** — De nombreuses émigrations d'ouvriers agricoles ont toujours lieu en Angleterre, principalement dans les contrées de Warwick et d'Oxford; les émigrants se dirigent sur la Nouvelle-Irlande, sous la conduite de M. Orborn. Quo résultera-t-il de tout cela? Les fermiers du pays en souffriront et il n'est pas bien certain que les ouvriers trouvent plus de bien-être.

**RECETTES**

**Moyen de guérir les blessures faites avec harnais**

Lorsque les chevaux blessés par les harnais sont incapables de faire un bon travail et il en résulte une perte sérieuse pour le cultivateur. Voici, à ce qu'il paraît, un moyen certain pour guérir ces blessures. On prend 4 onces d'alun, 1 once de sulfate de fer, 1 once et demi de sulfate de zinc; on pulvérise bien toutes ces matières, on les met sur un feu doux, dans un vase neuf; on remue avec une spatule en bois, jusqu'à ce qu'elles forment une pâte bien homogène; on ajoute alors 1 gros de safran et 1 gros de camphre en poudre. Lorsque le tout est bien mélangé, on retire le vase du feu et on laisse refroidir; cette composition devient ainsi très dure et quand on veut s'en servir on en fait dissoudre dans une chopine d'eau un morceau gros comme une noix de noir; on trempe dans la dissolution un linge avec lequel on frictionne légèrement les parties meurtries; on peut aussi, toutes les fois que la conformation du membre le permet, appliquer sur la partie atteinte, en guise de compresse, des chiffons imbibés trempés dans la dissolution. Il suffit en général, de 24 heures pour cicatriser la partie malade et faire disparaître l'enflure.

**A VENDRE A BON MARCHÉ  
MOULINS A BATTERIE,  
AVEC POUVOIRS A CHEVAUX,  
PATENTÉS**

CES Moulins sont reconnus par toutes les Sociétés d'Agriculture et par le public comme étant les moulins les plus perfectionnés et les plus complets qui aient jamais été manufacturés en Canada.

- En vente chez :
- |                         |                       |
|-------------------------|-----------------------|
| B. Huot dit St. Laurent | St. Lévis             |
| Hospice Marceau         | St. Henri             |
| Jules Casgrain          | L'Islet               |
| Aug. Dupuis             | St. Roch des Aulnaies |
| P. Dessaint             | Kamouraska            |
| Louis Miller            | Kamouraska            |
| Elzéar Pelletier        | Rivière-du-Loup       |
| Glovis Dionne           | St. Philippe          |
| Aug. Casgrain           | Rivière-ouelle        |
| O. Montminy             | Sts. Marie Beausé     |

**PRIME.** Nous commencerons lundi à expédier les primes offertes à nos abonnés, en suivant l'ordre de réception du prix d'abonnement. Ceux qui nous feront parvenir durant le mois de décembre le prix d'abonnement pour la nouvelle année auront droit à la prime. C'est le temps où les cultivateurs se font un devoir de payer leurs dettes; qu'ils mettent de côté la part qui revient à la *Gazette des Campagnes*, et qu'ils nous la fassent parvenir au plus tôt. Il y a à peu près 800 abonnés qui n'ont pas payé leur abonnement de l'année dernière, parmi lesquels quelques-uns nous doivent plusieurs années d'arrérages; et 1300 qui ont à payer la nouvelle année d'abonnement.

**A VENDRE**

10. Le magnifique domaine seigneurial de St. Louis Kamouraska, de la contenance de trois cents arpents plus ou moins en superficie, le tout dans un état de culture parfait et amélioré; ayant obtenu au concours agricole de l'an dernier le premier prix comme ferme la mieux tenue du comté. De plus l'ancien manoir et autres bâtisses à l'usage de son exploitation, avec tous les droits de chasse et pêche sur les grèves en arrière, comprenant aussi un vaste et splendide cottage en construction, au milieu d'un bosquet charmant sur un cap, l'un des sites les plus pittoresques et les plus beaux du pays.

20. Les Isles de Kamouraska au nombre de quatre, situées en face du domaine et du village, connues sous les noms de l'Isle aux Corneilles, l'Isle aux Patins, Isle Brûlée et Isle Providence, avec aussi les Islets et les droits de chasse et pêche. Ces Isles possèdent les pêches les plus importantes et les plus fructueuses de la Côte Sud.

30. La moitié indivise d'un moulin à farine, connu sous le nom de grand moulin, situé à St. Puschal sur l'un des plus forts pouvoirs d'eau, offrant des grands avantages pour la construction de manufactures. Avec ensemble un terrain de huit arpents en superficie et plusieurs bâtisses, le tout à proximité de la voie ferrée.

Pour les conditions s'adresser à Kamouraska à IVANHOE TACHÉ, écr., Propriétaire. A Québec, à MM. C. A. P. PELLETIER, M. P. et JULES TESSIER. A Montréal, à MM. EDOUARD MURPHY, ALPHONSE HUDON et J. B. ROLLAND, Négociants. A Ottawa, à GEORGE DUVAL, écr., Secrétaire Privé de l'Hon. Ministre de la Justice.

Kamouraska, 18 nov. 1874

**THE "BRITON"**

ASSOCIATION MÉDICALE ET GÉNÉRALE SUR LA VIE

Bureau en Chef: 428 Strand, Londres.

Bureau principal pour le Canada: 12. Place d'Armes, Montréal.

La "Briton" a déposé au Gouvernement Canadien au-delà de la somme exigée, \$100,000, pour garantie de ses Polices émises en Canada.

Les Polices ordinaires de cette Compagnie sont payables pendant la vie de l'assuré, par une nouvelle application des Dividendes.

JAS. B. M. CHIPMAN, Directeur-Général, Montréal.

F. X. COCHUE, Inspecteur des Agences

Les paroissiens de Ste. Anne et des environs qui désireraient obtenir une Police d'Assurance sur la vie, pourront s'adresser directement à

FIRMIN H. PROULX, Agent local

**PETIT MANUEL D'AGRICULTURE**

PAR HUBERT LARUE

L'Éditeur informe MM. les Commissaires d'Écoles, ainsi que les Instituteurs et les Institutrices que l'Éditeur-Imprimeur a fait, à la librairie de la *Gazette des Campagnes*, à Ste. Anne de la Pocatière, un dépôt de ce "Petit Manuel d'Agriculture" qui sera vendu au même prix qu'à Québec et à Montréal, à savoir: 10 centins (12 sous) l'exemplaire, 6 chelins la douzaine.

FIRMIN H. PROULX, Imprimeur-libraire,

**MUSIQUE NOUVELLE!!**

REÇUE DE PARIS

PAR LE DERNIER STEAMER

ROMANCES FRANÇAISES:

Ferme tes beaux yeux	Poisot	50 centins
Le domino rose	Arago	50
Ne t'en vas pas	Rupès	35
Chanson de Jean Prouvaire	Holmès	50
Algyre (vers du roi Henri IV)	Rupès	50
La petite marchande de violettes	Hausser	40
Premier amour	Rupès	50
Dernier amour	Rupès	50
Dieu sauve la France	Kowalski	40
Rappelle-toi	Rupès	50
Noble coursier	Henrion	35
Chanson d'été	Rupès	50
L'élève obstiné	Hausser	25
Marthe	Rupès	50
O, la menteuse	Henrion	25
Je ne sais pas si je vous aime	Rupès	50
Passes, beau voyageur	Le Beau	35
Lettre à Monsieur le Soleil	Leduc	40
Si vous m'aimez	Rupès	50
Je n'ose la nommer	Bérat	25
Jeanne d'Arc au bûcher	Boissière	30
La Colombe	Valent	50

ALBUMS DE CHANT

Recueil de romances françaises illustrées et richement reliées — Boissière — 88.00

COLLECTION des CHANSONS de GUSTAVE NADAUD

COLLECTION des ROMANCES de H. PROCH

LES RAYON D'ITALIE — Collection de romances françaises et Duos, d'après les meilleurs auteurs italiens

En vente chez

**A. LA VIGNE**

Marchand de pianos et harmoniums, Éditeur de musique

111 rue St. Jean, QUÉBEC

**DEPARTEMENT DES DOUANES**

Ottawa, décembre, 1874.

L'ESCOMTE autorisé sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 11 par cent.

JAMES JOHNSON, A

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.